

Paul Le Gendre (AIHP 1881) *Le Crin-Crin d'un mire* et *La lune de miel* de l'Internat

Le hasard et un goût prononcé pour les livres les plus anciens, surtout s'ils traitent des médecins et de leurs relations avec la Médecine m'ont conduit, au sortir de l'Hôtel-Dieu, vers ce bouquiniste des quais qui m'a fait découvrir *Du quartier latin à l'Académie* de Paul Le Gendre. Il s'agit du récit autobiographique détaillé d'un de nos très anciens collègues qui raconte, à partir de 1872, avec humour et vivacité, sa vie d'étudiant en médecine au Quartier latin, puis d'Interne des Hôpitaux de Paris, prélude à une carrière de "Patron" qui le conduira à l'Académie de Médecine.

Le choix de Paul Le Gendre pour la médecine a été celui d'un patriote qui, trop jeune pour s'engager comme combattant durant la guerre de 1870, a rejoint volontairement l'Hôpital de la Marine à Rochefort-sur-mer guidé par un ancien médecin de Marine, père d'un de ses amis.

Inscrit à l'Ecole de médecine localisée à cet endroit, il a été directement, par ces temps de guerre, impliqué dans la souffrance et les soins incertains qu'il décrira avec talent sous le vocable de "*la lugubre chirurgie*".

"N'ayant jamais pénétré dans un Hôpital, je craignais d'éprouver du dégoût ou de la répulsion ; il n'en fut rien. La pitié, la sympathie pour tous ces pauvres alités l'emportaient sur tout autre sentiment. Les chirurgiens et les médecins, dans l'uniforme sobre des officiers de marine, dont ils ne se distinguaient que par la bande velours grenat sur la manche, les religieuses empressées et actives, les infirmiers silencieux et disciplinés me firent la meilleure impression. Je me réjouis de la perspective de participer à tout ce mouvement dont le but étaient de soulager les victimes de la guerre, puisqu'il m'était impossible de collaborer comme combattant à la défense du pays". Il rejoindra la Faculté de médecine de Paris et le quartier latin (il loge à la Pension Boucantini, place de la Vieille-Estrapade). Ce lieu d'élection des intellectuels et des penseurs lui sied bien, lui qui a fait sa rhétorique à Louis-le-Grand, qui a failli être séminariste ou Professeur de Lettres et déclare "*j'ai aimé avec passion la profession médicale, où le hasard m'avait jeté*". Il y a probablement puisé dans les cafés et les brasseries au grès des rencontres, une bonne partie de son inspiration poétique et artistique dans un monde qui vivait la nuit et faisait l'éloge du noctambulisme dans le style d'un de ses meilleurs amis :

"A l'heure où les Bourgeois, le long de leurs femmes,
Dorment paisiblement sous leurs bonnets de nuit,
J'aime à courir tout seuls boulevards et ruelles,
Regardant folâtrer mon ombre qui me suit".

Ce terme de passionné lui convient bien mais d'un

passionné timide qui a échoué à son premier concours d'Externat à l'oral, terrorisé, bafouillant, tombant de sa chaise puis de l'estrade d'où il officiait face au jury, et s'enfuyant à l'extérieur, accompagné par les fou-rires des autres candidats massés dans l'amphithéâtre. Il dit s'être guéri de cette peur de s'exprimer en public par le truchement de l'enseignement populaire auprès des classes les plus démunies sur le plan éducatif auquel il s'est beaucoup consacré à cette période.

C'est peut-être pour cette raison, qu'il a choisi de s'exprimer en vers et a écrit ces 91 poèmes qu'il propose à la fin de son ouvrage sous le titre argotique *le crin crin d'un mire*. Par Crin crin, se moquant de lui-même, il dénigre la qualité musicale de sa lyre (ou de son inspiration) et par "mire", il reprend ce terme moyenâgeux qui désignait ceux des médecins qui "miraient" les urines de leurs malades et même les gouttaient pour asseoir leurs diagnostics. Ces textes méritaient une publication même si le fait d'être écrits par un médecin peut inciter la méfiance du lecteur nous annonce-t-il... en vers... bien entendu :

"Oh les vers d'un Mire !... Lit-on,
Mon cher des vers de mirilton ?
Vous n'étiez pas un Porte-Lyre
Et vous chantiez !... Mais dans quel ton ?
Ami lecteur calme ton ire,
Ne blâme pas avant de lire."

Il n'a pas tort, ses poèmes sont très beaux, notamment *télépathie* où, faisant référence aux travaux de Roentgen et des Curie, il évoque que :

"... malgré les distances,
Deux êtres qui s'aimaient, se trouvant séparés,
Puisse par des moyens d'eux-mêmes ignorés,
Maintenir le contact entre leurs existences".

D'autres sont dédiés à des collègues et maîtres, notamment à Marfan, Quenu, Pierre Marie Pressard, Siredey, Arnold Netter, Henri Feulard (victime de l'incendie du Bazar de la Charité). On peut, parfois, regretter que ce mode d'expression entre collègues ait disparu.

Ce tempérament enflammé le conduira un jour, devant le comportement diffamatoire d'un de ses anciens patrons, portant atteinte à son honneur d'Homme et de médecin, à le provoquer en duel. L'affrontement n'a pas eu lieu, son adversaire ayant déclaré forfait en ne se constituant pas de témoins. Il faut dire que ces comportements belliqueux ne devaient pas être rares, puisqu'il a été témoin, lors de son premier semestre de titulaire à l'Hôpital Tenon, d'une agression peu banale, en Salle de Garde, d'un des internes vis-à-vis d'un collègue, particulièrement acariâtre, qui avait la fâcheuse

habitude de déjeuner en posant son revolver à côté de lui en annonçant : "à bon entendeur salut !". Un jour, il a menacé avec son arme un collègue qui s'est enfui, poursuivi par son agresseur, revolver au poing, entraînant toute la Salle de Garde qui essayait de calmer le furieux, l'étrange cortège a fait plusieurs fois le tour d'un square qui se trouvait entre l'Hôpital et la Mairie du XX^{ème} avant que l'agresseur soit maîtrisé.

De sa nomination à l'Internat (cette fois-ci, il n'avait pas "filé" comme à l'oral de l'Externat.), il a dit : "*je ne crois pas avoir eu dans ma carrière une émotion plus agréable, même le jour où je fus nommé, huit ans plus tard, médecin des hôpitaux*". Cet attachement à l'Internat et à la mission qu'il confère à ceux qui peuvent y entrer est magnifiquement expliqué lorsqu'il aborde "*L'amour de la calotte et la lune de miel de l'internat*". A son époque, une des prérogatives de l'interne était de pouvoir coiffer une calotte, celle-ci étant le symbole de son autorité, en l'absence du patron, dans "son service". Paul Le Gendre écrit : "*Si malgré mes 28 ans, j'ai éprouvé une joie d'enfant à exhiber l'emblème de l'Internat, c'est que je m'étais fait une très haute idée du rôle de l'interne, pivot de la vie hospitalière...*".

De cet internat, il nous rapporte de nombreuses anecdotes qui nous dépeignent la vie des collègues de l'époque. Le tutoiement était de règle, il régnait une grande tolérance quant aux opinions religieuses et politiques, on se visitait volontiers d'une salle de garde à l'autre ; contrairement aux règles que nous avons connues, il était possible de parler de médecine et de cas de patients. Pour sanctionner un interne où à l'occasion de la venue d'un aîné, "*on payait les alcools*", ce qui s'appelait, dans le jargon du moment "*faire une manifestation*" ou "*manifester*". Pour cela, on s'adressait à la cuisinière qui jouait, semble-t-il un rôle très important dans la vie de la Salle de Garde. Tout ce monde est totalement masculin et la future Madame Klumpke-Dejerine (AIHP 1887) n'a pas encore passé la barrière du concours. Le bal de l'internat fait (déjà), l'objet de discussions : faut-il maintenir le défilé avec chars décorés par chacune des Salles de Garde ? Faut-il l'ouvrir aux non-médecins ? Un autre fait marquant, dans le récit de Paul Le Gendre, est le nombre de décès en cours d'internat. Ceci nous évoque les plaques commémoratives de l'Hôtel-Dieu, à la mémoire des internes morts en service. La tuberculose faisait rage à l'époque. Le Gendre, lui-même en a été atteint en soignant les officiers revenus du

front en 1914-1918 au dispensaire Heine, rue de la Glacière, il a survécu mais a dû abrégé sa carrière.

Un autre centre d'intérêt du récit de Paul Le Gendre est sa relation de la vie dans les services hospitaliers de l'époque et ses observations des comportements des patrons, de ses collègues dont beaucoup de noms ont marqué l'Histoire de la Médecine, à Saint-Louis, à la Salpêtrière, à Cochin, aux Enfants-Malades, à Bichat qui venait de s'ouvrir sur les "*fortifs*" de Paris et dont l'environnement était mal famé ; cependant les voyous embusqués dans les ruelles, savaient reconnaître les "*carabins*" qui les recevaient de temps en temps aux urgences pour soigner un mauvais coup de "*surin*". Fêré d'enseignement, il déplore les insuffisances de la Faculté de son époque et met en valeur celui des patrons dans les services hospitaliers qui en regroupaient, parfois, plusieurs, comme à Saint-Louis. Clinicien avant tout, il regrette de ne pas avoir pu davantage s'engager dans l'aventure de la médecine biologique, vis-à-vis de laquelle, bon nombre de ses collègues, dès l'internat, s'impliquaient.

"Dans tous les hôpitaux où j'ai passé, j'ai connu des collègues en majorité laborieux, non seulement s'acquittant de leurs fonctions hospitalières mais suivant pas à pas le progrès des sciences médicales si rapides à cette époque. La plupart travaillaient dans des laboratoires de la Faculté, du Collège de France, de l'Institut Pasteur".

L'une des raisons est son goût pour l'écriture qui l'a beaucoup occupé, très tôt à travers diverses revues dont la *Presse médicale*. Il a connu le triomphe des théories de Pasteur qu'il a côtoyé et, d'une guerre à l'autre, les prémices de la Médecine et de la chirurgie contemporaine.

Référence

Paul Le Gendre - *Du quartier latin à l'Académie. Rémiscences. Le crin-crin d'un mire*. Editions médicales Norbert Maloine, Paris 1930.

Claude Hamonet
(AIHP 1965)